

6^e Printemps
1982

BOURGES AU PRINTEMPS

La chanson est une fête

« A sept ans il faisait des romans sur la vie, du grand désert où luit la liberté ravie... » Rimbaud n'est pas inscrit à la S.A.C.E.M., et pourtant vendredi soir sous le grand chapiteau de Bourges il est enfin devenu superstar. Dans un silence de cathédrale 5 000 spectateurs fascinés, transportés, brisés d'émotion écoutaient Léo Ferré leur distiller « Les poètes de sept ans ». A lui seul ce moment parfait, cet instant magique suffirait à justifier le 6^e Festival de la Chanson qui lundi, à l'heure du bilan, aura sans doute franchi le cap des 50 000 entrées. Victime de son succès le Printemps ? Allons donc. Si les salles sont devenues trop petites on trouvera bien le moyen d'en repousser les murs, la foi du chansonnier est capable d'autres prodiges...

vous de Bourges. Célébrissimes ou inconnus les invités pouvaient d'une manière ou d'une autre être considérés comme de vrais créateurs.

Le sacre du Printemps

Le mélange des genres n'est pas le moindre des atouts de ce Festival qui semble désormais décidé à réhabiliter le terme trop galvaudé de « variétés ». Ainsi parmi les confirmations ou les révélations pourrait-on retenir, en vrac : les voix superbement modulées de Maria Carta et de Brenda Wootton, le swing surréaliste de Châlië Couture, le délire tonique du groupe Tchouk-Tchouk Nougâh qui évolue entre les Marx Brothers et les Frères Jacques, la pathétique fraternité de Jules Beauarné, la verve revigorante des chanteurs de rue, la tendresse de Maurice Fanon ou la profondeur du blues de Colette Magny. Il faudrait cependant accorder une mention spéciale à l'étonnant Grugru qui, au propre comme au figuré, crève l'écran dans un spectacle étourdissant de drôlerie, d'inventions et de cocasserie, mêlant le café-théâtre et le cinéma. Avec lui la vieille boutade « Silence ! laissez-moi écouter le mime » prend tout son sens.

Outre le passage (« par hasard » a-t-il eu la maladresse de souligner) d'Yves Montand, l'événement le plus attendu de cette 6^e édition, était bien sûr la venue de Léo Ferré. Celui qui depuis la disparition de Brassens apparaît comme le dernier parrain de la grande chanson française n'a pas manqué son entrée. Deux heures trente de scène pour un récital flamboyant et prophétique — avec Baudelaire, Apollinaire et quelques autres dans ses basques —, on ne pouvait rêver plus beau sacre pour le Printemps.

La chanson des mal-aimés

La réussite quasi triomphale de cette manifestation est due en grande partie à Alain Meilland,



Léo Ferré, le dernier parrain

chanteur lui-même et militant obstiné de la chanson de texte. C'est lui qui voilà six ans, alors qu'il était animateur permanent à la maison de la culture de Bourges, eut l'audace — en collaboration avec l'association « Écoute, il pleut » —, de se lancer dans l'aventure.

« Au-delà d'une animation ponctuelle nous avons plus ou moins consciemment l'ambition de créer un courant afin de favoriser l'éclosion de nouveaux talents. Nous souhaitons également redonner la place qu'ils méritent à tous les exclus du show-business, ces mal-aimés que nous aimons bien. Sur ces deux plans je pense que le pari est gagné, le Printemps a trouvé sa vitesse de croisière et a prouvé son efficacité. Grâce notamment à la « Scène ouverte » il est devenu un lieu où des voix nouvelles peuvent se faire entendre, (et souvent écouter).

A nous d'éviter qu'il ne s'insti-

tionnalise ou ne donne dans la routine... »

Pour le futur, Alain Meilland disposera d'une nouvelle assise puisque le ministre de la Culture Jack Lang vient de le nommer directeur du Centre national de la chanson de Bourges avec des moyens lui permettant d'autres expériences. Stéphanois d'origine Meilland a longtemps travaillé à Lyon avec ses copains Alain Bert et Michel Grange. A l'époque l'idée d'un Festival lui trottait déjà dans la tête et plus récemment la création d'un Centre de la chanson avait même été envisagée sur Lyon.

La municipalité et le conseil général étaient paraît-il prêts à s'engager financièrement, mais le gouvernement d'alors avait refusé de sauter le pas... Ainsi s'écrit l'histoire — sans parole et sans musique — d'un rendez-vous manqué.

ROBERT BELLERET ■



Charlëlie Couture : du swing surréaliste

Si elle vient d'être légitimement reconnue par les pouvoirs publics comme un art majeur la chanson — cet air du temps qui ne manque pas d'air — est depuis toujours un outil de communication privilégié, l'exutoire des phantasmes, des passions, des révoltes et des doutes, la pulsation vitale d'un cœur pluriel. Mais le pèlerinage de trois jours que nous avons effectué à Bourges, terre promise des baladins et provisoire galaxie du rêve, nous a imposé une autre évidence, prioritaire : la chanson est une fête.

Les frissons partagés, les rires collectifs, les mains battant parfois jusqu'à la brûlure, la chamade des cœurs, la fièvre des rappels, le bel élan d'un public capable de conjuguer l'innocence et la complicité... Voilà bien les premières images que l'on gardera de cette célébration printanière. L'ivresse unanimiste dont elles témoignent pourrait être naissante si la programmation — que nous avons déjà évoquée en détail — n'attestait de la qualité du flacon. A quelques très rares exceptions près la chanson savonnette et les tubes à quatre sous n'étaient pas au rendez-



Le Printemps de Bourges s'ouvre aussi aux talents printaniers des enfants. A la satisfaction du chef de cet orchestre de cuivres.

BOURGES AU PRINTEMPS

La chanson est une fête

« A sept ans il faisait des romans sur la vie, du grand désert où luit la liberté ravie... » Rimbaud n'est pas inscrit à la S.A.C.E.M., et pourtant vendredi soir sous le grand chapiteau de Bourges il est enfin devenu superstar. Dans un silence de cathédrale 5 000 spectateurs fascinés, transportés, brisés d'émotion écoutaient Léo Ferré leur distiller « Les poètes de sept ans ». A lui seul ce moment parfait, cet instant magique suffirait à justifier le 6^e Festival de la Chanson qui lundi, à l'heure du bilan, aura sans doute franchi le cap des 50 000 entrées. Victime de son succès le Printemps ? Allons donc. Si les salles sont devenues trop petites on trouvera bien le moyen d'en repousser les murs, la foi du chansonnier est capable d'autres prodiges...

vous de Bourges. Célébrissimes ou inconnus les invites pouvaient d'une manière ou d'une autre être considérés comme de vrais créateurs.

Le sacre du Printemps

Le mélange des genres n'est pas le moindre des atouts de ce Festival qui semble désormais décidé à réhabiliter le terme trop galvaudé de « variétés ». Ainsi parmi les confirmations ou les révélations pourrait-on retenir, en vrac : les voix superbement modulées de Maria Carta et de Brenda Wootton, le swing surréaliste de Charlélie Couture, le délire tonique du groupe Tchouk-Tchouk Nougâh qui évolue entre les Marx Brothers et les Frères Jacques, la pathétique fraternité de Julos Beaucarne, la verve revigorante des chanteurs de rue, la tendresse de Maurice Fanon ou la profondeur du blues de Colette Magny. Il faudrait cependant accorder une mention spéciale à l'étonnant Grugru qui, au propre comme au figuré, crève l'écran dans un spectacle étourdissant de drôlerie, d'inventions et de cocasserie, mêlant le café-théâtre et le cinéma. Avec lui la vieille boutade « Silence ! laissez-moi écouter le mime » prend tout son sens.

Outre le passage (« par hasard » a-t-il eu la maladresse de souligner) d'Yves Montand, l'événement le plus attendu de cette 6^e édition, était bien sûr la venue de Léo Ferré. Celui qui depuis la disparition de Brassens apparaît comme le dernier parrain de la grande chanson française n'a pas manqué son entrée. Deux heures trente de scène pour un récital flamboyant et prophétique — avec Baudelaire, Apollinaire et quelques autres dans ses basques —, on ne pouvait rêver plus beau sacre pour le Printemps.

La chanson des mal-aimés

La réussite quasi triomphale de cette manifestation est due en grande partie à Alain Meilland,



Léo Ferré, le dernier parrain

chanteur lui-même et militant obstiné de la chanson de texte. C'est lui qui voilà six ans, alors qu'il était animateur permanent à la maison de la culture de Bourges, eut l'audace — en collaboration avec l'association « Ecoute, il pleut » — de se lancer dans l'aventure.

« Au-delà d'une animation ponctuelle nous avions plus ou moins consciemment l'ambition de créer un courant afin de favoriser l'éclosion de nouveaux talents. Nous souhaitions également redonner la place qu'ils méritent à tous les exclus du show-business, ces mal-aimés que nous aimons bien. Sur ces deux plans je pense que le pari est gagné, le Printemps a trouvé sa vitesse de croisière et a prouvé son efficacité. Grâce notamment à la « Scène ouverte » il est devenu un lieu où des voix nouvelles peuvent se faire entendre. (et souvent écouter).

A nous d'éviter qu'il ne s'insti-

tutionnalise ou ne donne dans la routine... »

Pour le futur, Alain Meilland disposera d'une nouvelle assise puisque le ministre de la Culture Jack Lang vient de le nommer directeur du Centre national de la chanson de Bourges avec des moyens lui permettant d'autres expériences. Stéphanois d'origine, Meilland a longtemps travaillé à Lyon avec ses copains Alain Bert et Michel Grange. A l'époque l'idée d'un Festival lui trottait déjà dans la tête et plus récemment la création d'un Centre de la chanson avait même été envisagée sur Lyon.

La municipalité et le conseil général étaient paraît-il prêts à s'engager financièrement, mais le gouvernement d'alors avait refusé de sauter le pas... Ainsi s'écrit l'histoire — sans parole et sans musique — d'un rendez-vous manqué.

ROBERT BELLERET ■



Charlélie Couture : du swing surréaliste

Si elle vient d'être légitimement reconnue par les pouvoirs publics comme un art majeur la chanson — cet air du temps qui ne manque pas d'air — est depuis toujours un outil de communication privilégié, l'exutoire des phantasmes, des passions, des révoltes et des doutes, la pulsation vitale d'un cœur pluriel. Mais le pèlerinage de trois jours que nous avons effectué à Bourges, terre promise des baladins et provisoire galaxie du rêve, nous a imposé une autre évidence, prioritaire : la chanson est une fête.

Les frissons partagés, les rires collectifs, les mains battant parfois jusqu'à la brûlure, la chamade des cœurs, la fièvre des rappels, le bel élan d'un public capable de conjuguer l'innocence et la complicité... Voilà bien les premières images que l'on gardera de cette célébration printanière. L'ivresse unanime dont elles témoignent pourrait être navrante si la programmation — que nous avons déjà évoquée en détail — n'attestait de la qualité du flacon. A quelques très rares exceptions près la chanson savonnante et les tubes à quatre sous n'étaient pas au rendez-



Le Printemps de Bourges s'ouvre aussi aux talents printaniers des enfants. A la satisfaction du chef de cet orchestre de cuivres.